

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 11 MAI 1889

SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

Une lettre plus volumineuse que les autres ap-
pela son attention.

Elle était timbrée de Paris.

Il l'ouvrit.

En tête, en caractères imprimés, il y avait :

MAISON DE COMMISSION ET D'EXPORTATION
DUVERGIER FRÈRES

Elle contenait les lignes sui-
vantes :

" Mon cher ami,

" Il se passe en ce moment-
ci à Paris un fait très grave, et
il faut que vous viviez dans
l'indifférence heureuse et dans
la quiétude absolue de votre
admirable pays pour ne pas
l'avoir appris.

" Mais vous ne lisez proba-
blement pas les journaux fran-
çais, sans cela vous m'en eus-
siez dit un mot.

" Devant votre silence, mon
devoir est de vous informer
de ce qui se passe, car j'y vois
votre honneur engagé."

—Diable ! pensa Raymond
Bosc, mon honneur !....

Rien que cela !....

Il continua sa lecture.

" Un industriel nommé
Pierre de Sauves est accusé
d'avoir tué son beau-frère. Il
nie ce crime atroce. Mais la
justice croit qu'il l'a tué, pour
ce motif qu'il avait besoin de
quarante et un mille francs
perdus par lui sur parole au
cercle des Ondes, au Havre, le
jour de la Pentecôte."

Raymond devint atroce-
ment pâle.

Ses mains qui tenaient la
lettre se mirent à trembler si
fort, qu'il dut déposer sur le
bureau le papier, qu'il conti-
nua à parcourir du regard.

M. Duvergier disait :

" M. Sallanches, l'armateur
à qui était due la plus forte
somme, a déclaré reconnaître
dans Pierre de Sauves le
joueur malheureux du Havre,
il a dit de plus, que les som-
mes avaient été expédiées du
bureau de la rue de Cléry, à
Paris.

" Dans ce bureau, on a trouvé sur les registres
le nom de François Rey comme expéditeur, avec son
adresse au Grand-Hôtel. Je n'ai pas besoin de
vous dire, mon cher Raymond, qu'au Grand-Hôtel,
François Rey n'est pas descendu.

" Tout cela constitue contre M. de Sauves une
charge terrible, car on l'accuse d'avoir donné un
faux nom et une fausse adresse.

" Moi seul aujourd'hui je connais le vrai Fran-
çois Rey. Moi seul sais où il a passé les deux nuits
de son séjour à Paris.

" Mais je me suis bien gardé de donner des ex-
plications qui eussent pu vous ennuyer ou amener
des troubles sérieux dans votre ménage.

" Je me contente de vous envoyer ces détails,
laissant à votre droiture le soin de dénouer toutes
ces choses délicates.

" Vous direz à votre femme, si jamais elle con-
naît cette histoire, qu'à Paris François Rey a reçu
l'hospitalité chez moi. Le reste s'expliquera tout
seul.

" Croyez, mon cher Raymond, à la vieille et in-
destructible affection de votre ami d'enfance.

"JEAN DUVERGIER."

" P. S.—M. de Sauves passera aux assises dans
six jours, soit le 23 août."

Les lèvres de M. Bosc étaient toutes blanches.

—Eh bien, dit-il, pour une fois que j'ai voulu
m'amuser, j'ai eu de la chance !... Je me suis fait
voler soixante mille francs au Havre par des
grecs ; et à Paris, elle est jolie l'autre histoire....
Et il va y en avoir un potin.... Et ma femme !...
Ah ! je suis dans de jolis draps !....

A cet instant, un petit grattamento se fit enten-
dre derrière la porte, et sous la draperie relevée,
vint aussitôt s'encadrer une admirable tête de
femme aux yeux de diamants noirs.

La physionomie pâle et mate était d'une dou-
ceur et d'une pureté adorables.

qu'il me faut repartir en voyage.

—Eh bien, je t'accompagne cette fois-ci.

—Comme tu voudras. J'en serais certainement
fort heureux.

—Oui, mais quoi ?... Car je le vois venir le
mais.

—Oh ! pas grand'chose. Nos enfants vont être
en vacances, et si nous partons tous les deux en
voyage, il faut les laisser au lycée et au couvent.

Carmen avait la passion de ses enfants.

—Emmenons-les, dit-elle.

—Avec cette chaleur à Paris, pourqu'ils tombent
malades, jamais.

—C'est donc à Paris que tu vas ?

—Pour une grosse affaire de vins avec une mai-
son de Berey, oui.

—C'est ce matin que tu as reçu la proposition,
fit-elle en regardant d'une manière fort inquiétante
les papiers étalés sur le bureau.

Une inspiration sauva Raymond.

—Non, dit-il, ces jours-ci.

—Pourquoi n'as-tu pas parlé de ce voyage plus
tôt ?

—Parce que je voulais sa-
voir si la quantité de vins en
magasin me permettait de con-
clure l'affaire.

Elle n'insista plus.

Il n'avait pas refusé posi-
tivement de la laisser venir avec
lui, il n'avait pas hésité dans
ses réponses, elle avait con-
fiance.

—Ton voyage durera-t-il
longtemps ? demanda-t-elle en-
core.

—Le temps d'aller et venir.

—Et tu pars ?

—Ce soir à sept heures.

—Déjà !

—Afin d'être revenu, et de
vous rejoindre tous le plus tôt
possible.

Au bout de quelques secon-
des, il ajouta :

—Si tu voulais m'être agré-
able, je sais bien ce que tu fe-
rais.

—Quoi donc ?

—Tu irais t'installer avec
nos enfants dans notre villa
des bords de la mer ; ici il fait
trop chaud, de plus il y a eu
ces jours-ci quelques cas de
fièvre typhoïde, je vais être
trop inquiet durant mon voy-
age.

Elle le quitta enchantée de
sa sollicitude, en lui promet-
tant en effet de partir le len-
demain même pour un château
solitaire qu'ils possédaient aux
environs de Porto.

Là, Raymond Bosc serait
plus tranquille : Carmen ne
verrait personne, ne recevrait
point de journaux, et il était
probable qu'elle ignorerait l'af-
faire qui l'appelait à Paris.

Après les vacances, quand
elle reviendrait à Lisbonne,
elle l'aurait déjà oubliée.

Le soir, il prit l'express.

Mais il était horriblement inquiet.

La lettre était datée du 17 août.

Elle avait été distribuée le 21 seulement à Lis-
bonne.

Arriverait-il en temps utile pour remplir à Pa-
ris son devoir d'honnête homme ?

X—LES ASSISES

Les assises devaient s'ouvrir, non pas le 23
août, ainsi que Jean Duvergier l'avait écrit par
erreur à son ami de Lisbonne, mais bien le 21,
c'est-à-dire deux jours avant.

Pierre de Sauves, de tous ceux qui l'entouraient,
était le seul à avoir gardé son sang froid et son
courage.



Le garde de Paris lui toucha légèrement l'épaule.— Voir page 42, col. 3.

Seuls, deux sourcils longs, un peu épais, rejoints
à la base comme la lame recourbée d'un redoutable
cimeter, disaient qu'il ne fallait pas se fier à cette
angélique et peut-être menteuse expression de vi-
sage.

—Quoi de nouveau ? demanda-t-elle en entrant.

—Les affaires augmentent chaque jour, répondit
Raymond en glissant sous un paquet de papiers la
lettre qu'il venait de lire.

—Ah ! tu es bien pâle, tu as l'air singulier.

—Moi, non.

—Je te dis que si. Qu'est-ce que tu as ?

—Rien du tout.

—Prends garde, si jamais j'apprenais....

—Oui, je connais la chanson. Il y a longtemps
qu'elle dure.

—Tu te fâches, donc tu as tort.

—Je t'en prie, laisse-moi. Je suis ennuyé parce